

Les Petites Fugues 2022



LIRE GUILLAUME NAIL

SOMMAIRE

du partage

L'AUTEUR // p. 2

ŒUVRES CHOISIES // p. 2

PARCOURS TRANSVERSAL // p. 3

TERRITOIRE // p. 3

ADOLESCENTS SINGULIERS // p. 4

PREMIERS ÉMOIS // p. 6

ENGAGEMENTS // p. 8

ANIMATION ET PÉDAGOGIE // p. 10

TON ABSENCE // p. 10

TRACER // p. 12

ANNEXE // p. 14

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

Réalisation : Marion Perrier

Avertissement : subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les
PETITES
FUGUES


Agence Livre & Lecture
Bourgogne-Franche-Comté


RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique et culturelle

« Toi déjà, tu savais, que la vie est fébrile, qu'à quoi bon les lignes droites, confort et insipides, quand tous les creux attendent, en embuscade, les écarts qui inquiètent, sinueux qui émerveillent. Qu'il faut savoir saisir et s'emparer, jouir tout entier de ces ciels étoilés et ces lumières de Cézallier, qui jamais plus ne voudront briller. » *Ton absence*

L'AUTEUR

Les livres de Guillaume Nail s'ancrent dans des territoires. Lui est né en 1979, il passe son enfance en Anjou. Il vit aujourd'hui entre Paris et le Cotentin. Il a plusieurs cordes à son arc, ayant étudié la traduction à Paris et reçu une formation dramatique qui le conduit à jouer dans des publicités, séries, films et pièces de théâtre.

Scénariste, réalisateur et romancier pour un public adulte ou jeunesse, il investit plusieurs domaines artistiques. Ses engagements sont manifestes. Il défend la littérature jeunesse et la reconnaissance des artistes qui y contribuent en présidant la Charte des auteurs et illustrateurs de jeunesse entre 2019 et 2020. Par ailleurs, les questions d'égalité et de diversité sont au cœur de son travail d'écriture.

ŒUVRES CHOISIES

Tracer, Rouergue collection doado, 2020

Emjie (Émilie-Jacques, ça ne s'invente pas), est orpheline depuis que ses parents ont trouvé la mort dans un accident de voiture. Elle est recueillie par son oncle Balou, qu'elle connaît peu et qui est désemparé par la situation. Dans ce temps de deuil, un goût de moisi s'insinue dans la bouche d'Emjie, accompagnée de la sensation tenace d'être maintenant réduite, dans les yeux des autres, à son statut d'orpheline. Après avoir visionné par hasard une émission sur le chemin de Compostelle, Emjie décide de partir pour l'Aubrac. Avec Nitsa, qui se rêve en future Madonna, et les nombreuses rencontres qu'elle fait en chemin, Emjie apprend à tracer sa route et à vivre.

Ton absence, Rouergue, collection doado, 2022 = TA

Léopold doit compléter sa formation BAFA : il suit un module d'approfondissement sur la course d'orientation. Il part retrouver les 7 amis de son stage BAFA. Très soudé, le groupe se donne des airs de club exclusif en se surnommant « La Coterie ». Dans ce roman écrit à la première personne, Léopold revient sur sa rencontre avec Matthieu à qui il s'adresse. Le jeune homme ne plaît guère à la Coterie : son calme, l'intelligence de ses propositions et sa finesse agacent. L'esprit grégaire fait le reste. Léopold, lui, est fasciné. Il essaie de remonter le fil des événements, revenant sur les images qui l'ont frappé, et fait ainsi le récit de quelques jours entre Cantal et Puy-de-Dôme.

PARCOURS TRANSVERSAL

I/ Territoire

Les romans de Guillaume Nail sont ancrés dans leur contexte. Ils ont une dimension territoriale très forte. Les lieux sont souvent nommés et situés avec précision.

Réalisme des espaces

Les romans sont situés avec précision dans l'espace. Les toponymes prennent une place importante dans l'écriture. Les noms de chapitre de la deuxième partie de *Tracer*, par exemple, font références aux villes et villages croisés par Emjie. Ces titres sont complétés par des références aux villages traversés, ce qui fait que l'on peut suivre aisément le trajet des personnages. Le plaisir des noms est manifeste : Emjie joue à chercher des anagrammes. Les noms de lieux s'égrènent, comme une litanie, ou un possible à découvrir (ex. p. 155). La topographie est elle aussi mise en valeur : relief, type de végétation ou de cultures, points de repères dans le paysage... La promenade de nuit en forêt puis le retour avec une blessée dans TA (p. 76) donne une dimension singulière aux lieux, à leur beauté et à leur hostilité mais aussi aux spécificités du terrain. La position de l'Alsace, qui partage une frontière avec deux autres pays, est prise en compte jusque dans les pensées suicidaires du personnage d'Emjie dans *Tracer* (p. 42). Les climats sont également évoqués dans les deux romans.

L'auteur parsème également ses œuvres de références à des cultures locales, met en avant des spécificités régionales. Dans *Tracer*, par exemple, Emjie a grandi en Alsace. Le roman fourmille de références à cette région (ex. p. 19, p. 119). Des allusions sont faites à la nourriture (choucroute, *spätzles*, *baeckeoffes*, mauricettes...), au journal local (« DNA », *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*), à la langue régionale (*karla* pour désigner un « gars »), à la faune, à la flore, aux habitudes (comme aller faire ses courses en Allemagne). Dans TA, les chambres ont des noms de plats (« truffade », « aligot », « raclette »). Les personnages tiennent compte de ce contexte pour faire des blagues qui prennent le contexte immédiat comme référentiel (p. 31, p. 53 par exemple). Tout ceci contribue au registre parfois réaliste des œuvres.

Paysages

« Est-ce qu'un paysage peut suffire à nous changer ? » Voici ce que l'on peut lire en exergue de *Tracer*. Les récits des deux romans abordés ici sont émaillés de descriptions de paysages, d'images fugaces ou durables. Dans TA, le plateau de Cézallier est mis en avant par les nombreuses sorties des personnages dans le cadre de leurs activités d'animation. Avant même l'arrivée, le trajet en bus est déjà l'occasion d'admirer les paysages qui défilent : « La lumière assomme les collines, en contrebas une rivière noire serpente » (p. 22). Dès ce trajet en bus, la beauté des paysages est associée à celle de Matthieu et l'émotion provoquée par leur contemplation, associée à celle que Matthieu engendre. On sent donc très vite un rapport très intime à l'extérieur (voir aussi p. 27). Dans *Tracer*, le paysage devient un moteur de l'action : c'est en découvrant des images de l'Aubrac à la télévision qu'Emjie décide de partir. « Des pâtures aux verts improbables, entre tendre et jaune, des vaches posées là comme un tableau de Millet » (p. 48) : c'est le choc. « Net. Simple. Limpide [...] c'est beau » (p. 49). Les sensations provoquées par les paysages sont retranscrites par des images fugaces, des bribes d'éléments, comme le passage (p. 121)

où les phrases averbales s'enchaînent. On comprend alors le goût des cartes transmis à différents personnages de *Tracer* et de TA (p. 18).

Les paysages semblent porter en eux une atmosphère, un caractère. Dans *Tracer*, Patricia évoque le mystère lié aux terres du Gévaudan (p. 202). Toutefois ils sont aussi, en cela les romans ont une dimension romantique, le reflet des émotions qui traversent les narrateurs. Lorsqu'Emjie, dans *Tracer*, se sent libre et plus légère, elle profite de la beauté des paysages (voir p. 142 les fleurs et paysages qui défilent). La cabane qui sert d'abri à Léopold et à Matthieu dans TA est chaleureuse malgré la tension et reflète la complicité qui s'est établie (voir p. 124). Les paysages urbains et les zones bétonnées (comme l'aire d'autoroute) sont également évoqués, associés à des sentiments ambigus (laideur mais praticité ou confort).

On ne sait donc pas si un territoire peut suffire à nous changer, mais le désir d'aller vers l'ailleurs et la beauté nourrit et anime certainement assez pour transformer les personnages.

Territoires symboliques

Les territoires, enfin, sont des espaces de luttes, des lieux à conquérir. On le voit, pour les jeunes de la Coterie, l'espace se conquiert par le mouvement mais aussi par le son (ex. p. 30). Cela rejoint le vocabulaire lié à la puissance et à la hiérarchie qui est employé à plusieurs reprises : « rois du monde », « chef ». Ces appropriations sont critiquées et opposées à la nature vaste et partagée.

II/ Adolescents singuliers

Singularité qui tient à la construction des personnages

Les personnages principaux de *Tracer* et de TA sont assez rapidement **mis à part**. Cette singularité peut venir de leur nom (Émilie-Jacques), de leur caractère (lunaire, audacieux...), de leur vécu (orpheline), par exemple. Elle peut donc venir des caractéristiques propres qui les éloignent de la normalité telle que la conçoit leur entourage.

Dans *Ton absence*, Léopold et Matthieu sont tous deux un peu à part. Léopold paraît « bien sage » (p. 14) car il manque d'expérience. Il est sensible à la beauté et aux détails qui l'entourent (p. 24 par exemple) quand ses amis de la Coterie semblent surtout occupés d'eux-mêmes et de la manière la plus efficace d'imposer une forme de domination. Sa faible adhésion à plusieurs propos ou projets le marginalise vis-à-vis du groupe. Il est même décrit par Damien comme celui qui, en s'écartant du groupe, trahit (p. 75).

Matthieu est mis de côté dès les premières pages : il est montré comme celui qui arrive en retard, celui dont la mère interrompt le départ du bus (avec traversée du bus et embrassade). Cela se poursuit avec ses productions originales et d'excellente qualité qui le placent au-dessus du lot mais aussi en dehors, suscitant jalousie et rancœur. Sa connaissance de la nature (pp. 73/74 par exemple), son calme, sa capacité à faire « bande à part » (p. 87) sont également pointées. La mise à l'écart de Matthieu et son harcèlement se mettent en place rapidement. Et ce qui parachève le tout semble être son intégrité (il ne change jamais pour le groupe) et son indifférence relative face à ce que pensent les autres (visible dans le vocabulaire et les tournures employés : « tu t'en fiches », « t'en carres », « nonchalamment », « ignorant » p. 17).

Dans *Tracer*, Emjie est décrite comme un personnage déroutant. Elle est singularisée par son statut d'orpheline. La mort de ses deux parents, en même temps, dans un accident de la route, est connue par tous les habitants alentour (p. 14). Elle est vue comme l'orpheline « qui ne pleurerait pas » (p. 82). Son humour très noir et son mordant (pp. 15/17) désstabilisent ceux qui l'entourent. Enfin, le choix de son cheminement comme ses modalités renforcent l'impression d'étrangeté. Nitsa, elle, se distingue par son audace, sa liberté de ton et de geste (p. 115).

Singularité qui tient à la construction des regards et liens qu'ils échangent

On le remarque bien vite, tous les personnages sont singuliers si l'on se donne la peine de s'intéresser à eux d'assez près. Ainsi, l'auteur montre qu'au-delà de leurs caractéristiques propres, c'est **le regard que l'on pose sur les personnages mais aussi leurs choix qui les rendent si originaux.**

Dans TA, le narrateur parle rapidement de Matthieu évoquant « cet imperceptible décalé » (p. 15). Le choix de l'espace permet de le mettre à côté du groupe même dans la matérialité de l'écriture. Le regard de Léopold contribue donc à l'écarter de la masse. L'omniprésence du personnage dans ses pensées le place à part aux yeux du lecteur. On le présente également comme un être de magie, doué d'un magnétisme à couper le souffle (p. 50). L'association de Matthieu aux « chemins [...] sinueux » (p. 27), aux « sentiers (dont il faut) sortir », (p. 57) est également parlante : il semble inviter le narrateur au pas de côté. Plusieurs passages qui l'évoquent emploient le vocabulaire de la solitude, des tournures de phrase qui marquent l'opposition ou l'écart. On retiendra par exemple « Nous ici / Toi ailleurs ». C'est donc tout à la fois la haine, la jalousie de Damien mais aussi l'amour de Léopold qui lui donnent ce statut particulier.

Cette admiration immense de Léopold explique sa propre mise à l'écart. Il est d'une part représenté comme un personnage qui se pose beaucoup de questions. D'autre part, la manière dont Matthieu, qui le fascine, est traitée renforce cette disposition et le pousse au retrait. Cet éloignement entraîne un changement de perception : il est un peu marginalisé par association avec Matthieu.

Emjie choisit par moments de s'écarter : elle recherche la solitude (voir p. 142 après le départ de Nitsa) et prend parfois plaisir à choquer. Elle dissimule volontiers sa douleur sous son humour. Elle refuse les précautions que tout le monde prend auprès d'elle et cherche donc à être traitée normalement. Mais son attitude elle-même, dans ces circonstances, n'est pas perçue comme « normale » (p. 154). Ainsi, c'est également le regard des autres qui la renvoie à sa singularité. Plusieurs personnages la décrivent en disant qu'elle est « différente » (p. 125), « pas banale » (p. 161, p. 198), « pas libre comme toi » (p. 136). Contrairement au début du livre où elle est résumée par son statut d'orpheline, ces propos de personnages rencontrés sur la route et tout aussi particuliers sont flatteurs et positifs. Donc, si Léopold, comme Emjie, ont tendance à avancer masqués par peur d'être blessés et exposés, ils apprennent à s'ouvrir tout en conservant ce qui fait leur originalité : le regard posé sur eux les incite à « devenir eux-mêmes ».

Trouver sa place

Les trois personnages que nous venons d'évoquer sont placés dans des contextes qui forcent l'ouverture et la rencontre. Emjie marche, peu à peu dépossédée de ses biens les plus élémentaires, et son long périple entre randonnée et auto-stop est propice à l'esquisse d'une galerie de personnages secondaires bien identifiables. Cela entraîne un mouvement réciproque : elle observe les gens, apprenant beaucoup sur eux, sur le monde

qui l'entoure, et elle est en retour observée par eux. Parmi ces rencontres, il y a ceux qui l'émeuvent : le groupe de scouts, la « Dr Quinn » de SOS Médecins, Rodolphe son patient (p. 112), la femme muette qu'elle décide d'appeler Solange qui attend son fils (p. 146). Il y a les originaux, qui ne cadrent pas avec le contexte ou les apparences : Marcello-Christophe-vendeur-de-tissu-passeur-de-drogue-et-de-refugiés (p. 122), le pompiste Tiago tout en humour, gentillesse et passion de *Belle du Seigneur* (p. 165), Patricia, pharmacienne qui ne ressemble pas à une pharmacienne, qui est fantaisiste, vivante, généreuse (p. 193). Chacun imprime en elle quelque chose de sa manière d'être vivant, et lui offre une image d'elle-même qui dépasse l'orpheline qu'elle a cherché à fuir.

Pour Léopold, la rencontre vient du choc. D'un côté, il y a une bande d'amis à retrouver et la fierté, la sécurité de faire partie du groupe qui domine mais aussi la gêne voire la honte de certains comportements néfastes (voir plus loin). De l'autre, il y a un garçon inconnu et surprenant dont il tombe éperdument amoureux, l'intensité des regards et des gestes, l'admiration, l'exaltation. Autour, il y a les animateurs et les autres participants. Il se trouve donc tiraillé entre son envie d'être honnête et sa peur de l'exclusion. Il a du mal à agir comme il le souhaiterait. Chaque animation, chaque interaction le pousse dans un sens puis dans l'autre jusqu'à ce que son propre comportement sabote tout. Deuxième choc : Léopold se heurte à lui-même, à ce qui, en lui, dépasse sa volonté, à ce qui est lâche et injuste.

Les personnages des deux romans doivent donc trouver comment vivre, comment interagir avec cet entourage hétéroclite sans se renier, sans perdre la singularité qui les définit et les enrichit. Ils apprennent à reprendre contact avec le monde, à avancer malgré la peur ou le deuil, à trouver une justesse dans leur manière d'être au monde. La métaphore topique du chemin de vie – sinueux, toujours, imprévu, toujours – prend son sens ici.

III/ Premiers émois

Sens de l'observation, paralysie ou désaccord, pensée, volonté, action, paroles, prendre vie.

Les personnages sont en pleine période de transition entre l'adolescence et l'âge adulte. C'est l'année du baccalauréat pour Emjje comme pour Léopold. Ils sont tous deux confrontés à des préoccupations d'adultes (la perte de ses parents, le financement des études) en étant encore, un peu, des enfants. L'auteur parle alors de ce qui naît dans cet âge intermédiaire, des premiers émois, de la naissance de l'amour et du désir.

Corps perçus, corps vécu

Ces émois se traduisent d'abord par des effets de zooms, une attention décuplée portée aux détails du corps, des gestes : un mouvement de la main, le grain de la peau, la courbure des cils, le contour des lèvres..., l'autre apparaît soudain en haute résolution et la moindre vétille fait trembler l'atmosphère (voir par exemple p. 59, p. 121 de TA). Le corps de l'autre obsède, ce qui est surligné par des effets de typographie (TA p. 99, p. 102). On retrouve cela dans le personnage de Nitsa qui dévoile parfois involontairement l'attention excessive qu'elle porte à ce que fait ou dit Emjje (voir p. 67, p. 107, p. 116, fascination pour les seins p. 78).

L'auteur décrit aussi la perception de son propre corps. La seule pensée de la proximité est intense (TA p. 35). Il écrit les regards assez présents pour troubler mais assez fugaces pour que le doute subsiste (ex. p. 49). Tout devient alors signe, comme le fait de percevoir

un tic de langage (« tu sais que j'existe », mis en valeur et répété p. 58). Il revient sur le côté électrique de chaque contact (TA p. 67, p. 72). Il évoque aussi l'évidence de ceux qui se trouvent, comme Emjje et Patricia dans *Tracer* (p. 203).

Pourtant, la concrétisation de ce désir fait peur (voir TA p. 58, p. 64). On le remarque aussi dans la tentative maladroite des scouts (*Tracer* p. 90) ou de Nitsa (p. 134). Ces maladresses sont de nature différente : l'une vient du manque de discours autour de la sexualité et d'expérience. L'autre, de l'enjeu sentimental très fort et du sentiment de risque : Nitsa craint de perdre son amie. L'auteur évoque également les premières expériences et leurs déceptions, les sensations qui ne sont pas à la hauteur des attentes. Emjje décrit sa première expérience comme une manière de passer un cap. De même, elle sent qu'avec Walter il manque quelque chose. Elle insiste sur la sensation de sécheresse, d'aridité de ce moment (*Tracer* p. 34). Il en est de même pour Léopold qui évoque sa première expérience sexuelle avec June, un moment alcoolisé où le désir retombe (TA p. 39). Face à ces moments d'embarras, les blagues et taquineries permettent parfois de désamorcer le malaise (*Tracer* p. 77 par exemple).

Dans ce trouble, la fête, la danse, parfois l'alcool apparaissent comme des lieux de répit et d'exultation du corps. C'est particulièrement le cas dans *Tracer* où Emjje trouve dans la danse un absolu, de l'oubli et en même temps un retour à une joie et une vitalité perdues (p. 88, pp. 123/124).

La tête, le cœur, le corps

Ce dont parle Guillaume Nail ici ne se résume pas au corps et à la sexualité. Le trouble qui naît est aussi de nature sentimentale et intellectuelle. Léopold est touché par tout ce qu'il découvre à propos de Matthieu, qu'il s'agisse de sa capacité à animer ou de sa connaissance des étoiles qui le « submerge » (TA p. 107). De même, quand Emjje rencontre Patricia, elle est intriguée et émerveillée par de nombreux détails, du bonhomme en papier sur sa machine à laver à sa manière d'évoquer la bête du Gévaudan.

Le trouble sentimental et physique éprouvé ne permet toutefois pas toujours d'agir comme on le souhaiterait. Emjje remarque par exemple qu'elle a tendance à dire des bêtises (p. 29 de *Tracer* par exemple). Léopold, lui, vit dans la tension permanente entre ses pensées, ses élans et ses actes. Le trouble l'égaré parfois : « je perds mon corps, le fil » dit-il (p. 47). La peur de la Coterie lui inflige également une retenue permanente (voir p. 65 par exemple). Sa volonté et ses actes sont en contradiction à de nombreuses reprises (par exemple p. 55, paroxysme p. 150).

Écriture du manque

En parlant de désir amoureux et sensuel, de son éveil, des questionnements qui l'accompagnent, l'auteur ne cesse de parler du manque, ce creux qui motive le désir. Léopold identifie très tôt ce manque, repoussant régulièrement le début de sa vie, de son éveil : « ma vie n'avait pas commencé » (p. 14). Cette sensation de manque est si forte que, lorsqu'il croit voir partir Matthieu, c'est l'image d'un cœur éventré qui est représentée (p. 28). Il ne cesse de chercher Matthieu, mais il le manque souvent, ainsi, cherchant à saisir son odeur il ne trouve « que [s]on absence » (p. 56). Pourtant, les moments de rencontre sont des fêtes : il évoque le temps qui disparaît (p. 70, p. 120), la complicité, la chaleur de son ventre qui dit l'amour (p. 75), l'impression de faire corps, de faire île dans une nuit inattendue et dans le silence (p. 123). Dans *Tracer*, le motif du vide, du creux est très présent également. Un passage clé du roman formalise même son rôle pour Emjje : c'est son moteur, celui qui lui a fait parcourir des centaines de kilomètres, rencontrer tant de gens. Tant qu'il

n'est pas comblé, elle se sent avancer et même pousser des ailes (p. 202).

Le désir apparaît donc dans toute sa splendeur : motivé par le manque, il pousse pourtant à évoluer, à améliorer, à chercher à rejoindre les autres et soi-même.

IV/ Engagements

Dans ces deux romans, l'auteur s'engage sur plusieurs sujets de société (la partie « Tribune » de son site réaffirme d'ailleurs de nombreux engagements). Pas de roman à thèse à proprement parler mais une manière de décrire notre monde qui met en lumière ses beautés comme son atmosphère viciée.

Les dynamiques de harcèlement et de discrimination sont présentes au cœur de l'écriture de *Ton absence*. Le lecteur voit s'installer, s'amplifier la prise de pouvoir d'un petit groupe, d'un individu en particulier. Damien est un personnage présenté assez tôt comme sadique : « on va s'amuser » (p. 17) montre qu'il se réjouit d'avoir un bouc-émissaire à torturer. L'image des « hyènes tout excitées » (p. 25) est révélatrice. La volonté de domination de Damien est manifeste. Les références au pouvoir sont nombreuses. Il ne cesse de s'approprier espaces, objets, attention, d'imposer un modèle. Il s'appuie sur la peur (p. 58), y compris chez ses amis. Sa réalisation minutieuse d'une course d'orientation ne révèle qu'une chose : son goût pour la traque. Le vocabulaire de la chasse est omniprésent (voir p. 88, p. 132, p. 134 par exemple).

L'idée de la torture et de la mise à mort le motive (p. 115, p. 136). Léopold est dégoûté et effrayé par celui qu'il percevait comme un ami. Il se range toutefois de son côté à plusieurs reprises pour ne pas subir ses foudres (p. 97). L'utilisation du « on » du groupe, persuadé d'être « cool », est présentée de manière pathétique pour le lecteur (p. 63) qui n'y voit que la perte de tout ce qui fait la singularité du personnage, noyé dans la meute. Dans *Tracer*, la cruauté des groupes d'adolescents est évoquée (p. 151). En décortiquant le mécanisme de ce harcèlement l'auteur montre combien il est difficile de lutter contre tout en rappelant qu'il est impératif de ne pas fermer les yeux : le chef a le pouvoir qu'on lui accorde.

Il évoque dans les deux romans plusieurs discriminations. L'homophobie est abordée dans TA. Elle est au cœur du processus de harcèlement où les références à la sexualité sont constantes (p. 51, p. 82). Il évoque aussi l'intériorisation du stigmaté. Quelques références au sexisme sont visibles dans les deux romans (l'orientation dans TA, l'autostop et les douaniers dans *Tracer* p. 103). Le traitement des sans-papiers peut aussi être esquissé à demi-mot derrière une situation beaucoup plus favorable avec les problèmes de papiers d'Emjie et de Nitsa (p. 99, p. 122).

On le voit, il s'agit moins de grands discours (qui sont certes nécessaires aussi) que de situations, d'exemples des discriminations et violences quotidiennes. En parlant d'exemple, on remarque aussi le souci d'exemplarité dans la création de personnages variés qui représentent une diversité de cultures, de genres, d'orientations sexuelles.



AUTRES PISTES EXPLOITABLES

- Les débuts et commencements.
- Action ou vérité.
- La solitude.
- Les effets de réel.
- La fête.
- La rencontre.
- La parole, la difficulté à dire, le silence.
- Les images.

ANIMATION ET PÉDAGOGIE

→ *Ton absence*

ATELIERS ET PROJETS

- « **Au départ [...] c'est ce souvenir qui s'impose. S'il ne devait en rester qu'un. Parmi tous les autres, pluriels et doux. C'est celui-ci** » : Proposer d'écrire un texte qui commence et se termine par les mêmes mots que cet incipit (p. 11).
- **Pluralité des points de vue** : être capable de confronter plusieurs réactions face à une situation. Proposer un travail d'écriture, pourquoi pas dramatique : donner la situation et proposer de faire réagir différemment les personnages. Peut aussi être un travail associé à la lecture à partir d'une scène : comment les autres personnages réagissent-ils ? (développement d'une scène).
- **Histoire dans l'histoire** : Matthieu raconte le mythe d'Arion, ce qui résonne avec ce qui est en train de se jouer (p. 108). Cela peut donner une entrée pour travailler le conte ou le mythe. Le travail peut aussi consister en une augmentation de texte : réécrire le passage des adolescents perdus dans la nuit pour que l'un d'entre eux raconte un conte lié à la forêt, vecteur de peur ou d'espoir. Alternative 2 : invention d'une légende en lien avec un passage du livre.
- **Réécriture** : Raconter un passage du point de vue de Matthieu ou d'un autre personnage.
- **Chasse au trésor** : projet d'organisation d'une chasse au trésor, d'un *escape game* qui mette en jeu les lectures de l'année (peut être transdisciplinaire).
- **Cartes** : On peut faire réaliser une carte de l'établissement scolaire (ou d'une partie de celui-ci) en donnant des noms d'allées, de rues, de places, d'escaliers liés aux usages réels des lieux.
- **Playlist du roman** : à consulter sur le site de l'éditeur. Possibilité de proposer aux élèves de l'enrichir. Explication orale ou écrite du choix. Peut faire partie des actions à mener pour l'accueil de l'auteur.

FOCUS SUR

- **Incipit p. 11** : première rencontre, portrait, scène, énumération.
- **La poésie des cartes p. 41** : ce que dit la cartographie, ce qui se joue du lien entre les personnages (voir *La Carte du tendre ?*).
- **Perdus la nuit pp. 76-79** : expression de la peur, de l'incertitude, difficulté à prendre des décisions.
- **Sabotage pp. 91-92** : contraste entre qualité et réaction, entre pensées et action. Pouvoir de nuisance du groupe. Dynamique de harcèlement.
- **Poursuite p. 137** : construction d'une scène de poursuite, action et rythme du récit, rôle du dialogue, tension croissante.
- **Scène de danse p. 146** : changement d'atmosphère, temporalité et rythme.

ŒUVRES CONNEXES

Naissance de l'amour, naissance du désir

- De nombreux **films** peuvent faire écho au roman, qui a quelque chose de cinématographique : *Avril* de Gérald Hustache Mathieu, *Call me by your name* de Lucas Guadagnino, *Quand on a 17 ans* d'André Téchiné, *Tomboy* et *Portrait de la jeune fille en feu* de Céline Sciamma. Ces films mettent tous en scène un amour et/ou un désir naissant, se focalisant sur les détails, la tension que cela génère. Les films ont également tous une sensibilité LGBTQI+. Le contexte donne aussi, comme dans le roman de Guillaume Nail, une coloration particulière à l'histoire.
- Pauline Delabroy-Allard, *Ça raconte Sarah*, Les Éditions de Minuit, 2018 : pour le traitement du manque et de l'absence.
- Le thème étant un topos littéraire, il est assez aisé d'associer la lecture de *Ton absence* à des œuvres classiques comme contemporaines selon les objectifs poursuivis. On peut penser à certains passages des œuvres suivantes, par exemple : *La Princesse de Clèves*, *L'Éducation sentimentale*, *Le Rouge et le Noir*, *Les Souffrances du jeune Werther*, *Orgueil et Préjugés*, *Jane Eyre*, *À la recherche du temps perdu*, *Le Grand Meaulnes*, *Belle du Seigneur*...

Dans la forêt, dans la nature, dans les étoiles

- Grégoire Courtois, *Les Lois du ciel*, Le Quartanier, 2016 : Un groupe d'enfant part en voyage scolaire camper dans la forêt mais tout dérape. Personne n'en revient vivant, le lecteur est prévenu dès le début. La lecture est difficilement soutenable et il ne s'agit pas de proposer le livre en lecture intégrale à des élèves. Mais il fournit des scènes de traques qui basculent très nettement dans le roman d'horreur et peuvent faire un écho macabre à certains passages du roman.
- Michèle Bernard, « Ô mère grand » sur l'album *Quand vous me rendrez visite* : détournement de la figure du Petit chaperon rouge pour une invitation à une vie pleine et entière, à une ouverture aux possibles et à la rencontre. La sensualité (au sens propre de plaisir des sens) et la plongée du personnage narrateur dans les bois paraît résonner avec le roman, en étant beaucoup plus positif.
- Éric Pessan, *Et les lumières dansaient dans le ciel*, L'École des loisirs, 2014 : Pour ce que le partage de l'observation des étoiles et des constellations. Éric Pessan est également un invité des Petites Fugues 2022.
- Le roman fait aussi référence au « Dormeur du val » de Rimbaud.

Harcèlement, dynamiques de groupe, exclusion

- Evan Placey, *Ces filles-là*, traduction A. Pralon, Éditions Théâtrales, 2017 : pièce de théâtre polyphonique qui retrace la mécanique du harcèlement scolaire. Thèmes du sexisme, de l'exclusion, et de la marginalité abordés. Deux mises en scène notables en France : Anne Courrel pour la compagnie Ariadne, Suzanne Gellée pour La Collective.
- Claudine Desmarteau, *Comme des frères*, L'Iconoclaste, 2020 : roman autour du harcèlement, de l'effet de meute, des dynamiques d'exclusion et de discrimination (voir annexe).
- Marie Despleschin, *Babyfaces*, L'École des loisirs, 2010 : dynamiques d'exclusion, apparences et réalité.

→ Tracer

ATELIERS ET PROJETS

- **Banalité des paroles** : listes de paroles qui ne servent pas ou établissent des évidences, idées pour les remplacer. On peut aussi proposer un débat qui oppose mise en accusation des paroles banales et défense de celles-ci (occasion de voir la fonction phatique par exemple).
- **Construire un personnage ou une scène à partir de documents variés** : programme tv, historique de navigation, liste d'ouvrages empruntés à la bibliothèque, dernières adresses rentrées dans le GPS... (p. 48).
- **Causes de bonheur p. 40** : Retournement du texte initial ; proposer d'écrire des causes de bonheurs (qui peuvent être génériques ou spécifiques) sur des papiers. Chacun en tire 2 et doit écrire un texte autour de ces bonheurs. On peut donner des consignes plus précises pour faciliter l'écriture en proposant une phrase de démarrage « _____ est un vrai bonheur... » ou « Le bonheur pour moi c'est... ».
- **Temps de bien être et de liberté (ici danse)** : Emjje trouve des moments d'oubli et de joie dans la danse. Proposer un autre type d'activité qui procure une sensation de bien-être, de joie, de liberté et écrire ce qui se passe, en se focalisant sur les sensations du corps.
- **Objet qui fait remonter un souvenir p. 183** : Écriture du souvenir à partir du matériel. On peut inciter à observer l'objet (matière, couleur, forme, odeur, poids...) pour nourrir le texte.
- **Image du monde à atteindre p. 216** : Emjje atteint l'Aubrac, ce qui a motivé son voyage. Proposer d'écrire un texte sur le lieu que chacun aimerait atteindre. On peut faire un travail oral de collecte d'idées, un travail d'association texte – image. Ce peut aussi être un projet présenté lors de l'accueil de l'auteur.

FOCUS SUR

- **Incipit** : le goût de moisi, la découverte du personnage et du contexte, intrigue, accueil du lecteur dans l'univers du roman (langage, thèmes).
- **« L'orpheline qui ne pleurerait pas »** : parler pour rendre vrai, masque qui craque, retour du souvenir, vécu de l'intérieur et observé de l'extérieur pp. 81-82.
- **Danser** : contraste soir et matin, apparences et réalité, confiance p. 124.
- **En corps** : Conscience de soi dans le mouvement, écoute de la douleur, volonté de s'écouter de prendre soin de soi, monologue intérieur p. 185.
- **Le rôle du creux** : sensation de vide, naissance du désir, moteur, dialogue p. 202.
- **Deuil** : manque des parents pour ce moment de passage à l'âge adulte, vide qui fait avancer pp. 212-213.
- **Achèvement d'une quête** : but géographique, image, retour à la vie, explicit comme le début d'une nouvelle aire p. 216.

ŒUVRES CONNEXES

Deuil, orphelin

- Denis Lachaud, *Les Métèques*, Actes Sud, 2019 (propositions sur la figure de l'orphelin dans le dossier consacré à Denis Lachaud en 2021).
- Deuil en poésie : on pense bien entendu au « *Pauca Meae* » de V. Hugo mais les contemporains proposent aussi des choses intéressantes et variées où le registre pathétique ne domine pas forcément :
 - Valérie Rouzeau, *Pas revoir*, Le Dé bleu, 2000.
 - Stéphane Bataillon, *Où nos ombres s'épousent*, Éditions Bruno Doucey, 2010. Audio ici : www.stephanebataillon.com/ecoutez-ou-nos-ombres-sepousent
 - Dominique Sampiero, *La Vie est chaude*, Éditions Bruno Doucey, 2013.

- Jean-Pierre Luminet, *Un trou énorme dans le ciel*, Éditions Bruno Doucey, 2014.
- Christian Bobin, *Noireclaire*, Gallimard, 2015.
- Samantha Barendson, *Machine arrière*, La Passe du Vent, 2017.
- Thomas Vinau, *Ici ça va*, Alma Éditeur, 2007 : Retour dans la maison habitée dans l'enfance pour une patiente rénovation après la perte d'un père. Sans pathos, lumineux, ancré dans les détails du quotidien et les sensations.

Cheminement

- Coline Serreau, *Saint-Jacques... La Mecque*, 2015 : la qualité du film fait débat. Toutefois la manière de filmer les personnages en marche, leurs itinéraires intimes, les paysages, les liens qui se tissent font écho à *Tracer* comme à *Ton absence*.
- Robert Louis Stevenson, *Voyage avec un âne dans les Cévennes, 1879* : écho *Antoinette dans les Cévennes* de C. Vignal en 2020.

Danser

- BD : Giulio Macaione, *Sirocco*, Ankama, 2022
- Arts plastiques : dossier passionnant et très complet du musée des Beaux-Arts de Lyon sur les liens entre danse et arts plastiques : www.mba-lyon.fr/sites/mba/files/content/medias/documents/2021-05/musee-autonomie-danse-arts-plastiques.pdf.
- Film : *120 battements par minute*, Robin Campillo, 2017 : écho avec les scènes de sortie en boîte de nuit qui permettent de relâcher les tensions, de se sentir vivant, d'exorciser les douleurs. On peut aussi penser à la vitalité des scènes de danse chez Tony Gatlif.
- Marie Charrel, *Les Danseurs de l'aube*, Éditions de l'observatoire, 2021 (dossier dédié pour L'Échappée littéraire 2021).
- Chanson : Barbara Carlotti, « 14 ans » sur l'album + épisodes associés sur les souvenirs des fêtes ou danses à 14 ans, des débuts de la vie amoureuse (et même un jeu de la bouteille très « action ou vérité » dans le clip) www.barbara-carlotti.com/14-ans.
- Spectacle de danse : Arthur Pérole, *Ballroom* www.espace-des-arts.com/saison/ballroom (avec ressources pédagogiques).

ANNEXE

Claudine Desmarteau, *Comme des frères, L'Iconoclaste, 2020*

Raphaël, c'est pas très viril comme prénom. Je ne suis pas très viril. Fils unique, en plus. J'aurais dû avoir un frère mais il est mort avant d'être né. Après, ma mère était trop vieille. Dommage, j'aurais aimé avoir un frère chiant ou une sœur pénible, comme tous mes potes.

Mes cheveux sont fins, châtain, mes yeux ni bruns ni verts. J'ai les joues un peu trop creuses et les yeux un peu trop cernés. Je me tiens mal, un peu trop voûté. Je suis grand, mes pieds sont grands. Je n'ai pas de poils sur le torse. Pas assez de muscles. Pas de tatouage, pas de piercing. J'ai coupé mes cheveux – avant je les portais assez longs, à la Kurt Cobain. Je suis quelqu'un de banal. Je ressemble à tout le monde ou à personne en particulier et c'est très bien. Je suis insipide et je rêve d'être invisible.

Me promener dans les rues comme un fantôme. Voir ceux que j'aime sans être vu par eux. Juste les regarder vivre. Avoir des bras aussi inconsistants qu'un petit filet de brume pour les serrer et les envelopper en silence, sans les déranger, sans les faire pleurer.

Y avait un petit qui nous collait au derche. On ne le voyait jamais arriver. Il surgissait de nulle part, au beau milieu du jeu, courant dans tous les sens comme un jeune chiot.

« Eh la Mouche, chope le ballon ! » on lui criait, mais on le lançait trop haut pour lui et il avait beau sauter sur ses pattes maigres, il ne parvenait jamais à l'attraper.

On l'avait surnommé « la Mouche » parce qu'il avait des yeux un peu globuleux et qu'il était agaçant comme une mouche. On le chassait et il revenait toujours. Impossible de s'en débarrasser. On lui faisait des crasses, pourtant. Des coups de pied au cul. Des baffes sur la tête – Kevin y allait un peu fort, parfois. Des croche-pieds – il s'étalait sur le bitume et ça nous faisait rire. Ryan faisait mine de l'aider à se relever, lâchait sa main et il perdait l'équilibre. Il ne chialait jamais, se dressait sur ses petites pattes et continuait à cavalier autour de nous jusqu'à ce que la fin de la récré sonne la fin du jeu. Il nous énervait mais on se marrait encore plus quand il était là.

Un jour, il a disparu – déménagé et changé d'école. On l'a regretté, la Mouche. Sans lui, c'était pas pareil.